

LE PAYS DE FRANCE



EN ALSACE !
La Cathédrale de Thann et nos Soldats.

Organe des
ÉTATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Édité par
Le Matin
246
boulevard Poissonnière
PARIS



LE FRONT OCCIDENTAL

Position des armées alliées, le 17 décembre.

LE "FRANÇAIS" EN ALSACE



OUT le monde l'a lu, ce délicieux conte d'Alphonse Daudet qui s'appelle *la Dernière Classe*. La chose se passe en 1870 : la guerre tourne mal ; sous le poids des masses allemandes nos armées craquent et se rompent. A cette minute suprême où nos canons et nos baïonnettes ne les défendent plus,

les Alsaciens se demandent :

— Quel rempart nos âmes vont-elles opposer à ces barbares qui, demain, seront nos maîtres ?

Une voix intérieure répond :

— La langue française.

Tous, au lendemain de la guerre, nous avons appris ces quatre pages par cœur. Nous sentions que si la langue française « tenait » en Alsace, la conquête germanique userait sur sa résistance le mordant de sa morsure. Derrière ce rempart, les âmes pourraient se blottir.

Si jamais un peuple a eu l'occasion de faire son choix entre deux idiomes, sûrement c'a été nos Alsaciens. Ils marchaient sur une crête de montagne : à droite, le vent, qui avait raclé l'Allemagne, ses usines fumeuses, ses champs de choux, ses terres maigres, leur apportait une langue de jurons — « la langue des chevaux », disaient nos bonnes gens autrefois. A gauche, c'était le doux parler de France qui semble soulevé par le murmure des blés, qui est clair comme le jus de la vigne. En équilibre entre cette répulsion et cette tentation, les Alsaciens ont fait le choix de la gaieté et de la lumière. Carrément ils ont tourné le dos au monde germanique. Ils ont souri, comme à un enchantement merveilleusement humain et divin, aux harmonies de la langue française.

La phrase allemande est carrée, comme la phalange qu'inventa Philippe de Macédoine, comme le bataillon que se plut à former le grand Frédéric. Elle avance sur le terrain de l'idée et du sentiment, pesante, faisant sonner les mots comme des talons de bottes, hérissée de difficultés grammaticales, ainsi que de piques ou de baïonnettes. Elle est moins un instrument de paroles qu'un outil de raisonnement. Elle semble une langue de quadrumanes attardés qui se servent de leurs quatre mains pour se soutenir, qui ne lâchent une branche dans l'air que quand ils en serrent trois.

Au contraire, le verbe français passe par-dessus le champ des sentiments et des idées, la voix claire et riante, les ailes promptes et ouvertes, telle cette alouette des Gaules qui rase sans effort les ondulations des épis, et qui, quand elle le veut, monte indéfiniment vers le ciel jusqu'à devenir invisible, seulement manifestée dans l'azur par la gaieté de sa chanson.

Si les Alsaciens ont fait, d'un cœur si décidé, le choix de la langue française comme de l'instrument qui traduit le mieux leur pensée dans toute son étendue, leur sentiment dans toute son intimité, c'est qu'ils ont avec nous des liens d'origine commune.

Les Alsaciens sont des Méditerranéens.

Au cours de ces années d'épreuves où toute manifestation de préférences leur était interdite, nos frères séparés ont eu la curiosité d'étudier leurs origines. Ils ont constaté d'abord, ce qui apparaît au premier regard, qu'entre le monde germanique blond et les blonds-roux de notre Lorraine et de notre Champagne, ils forment un flot, non pas seulement de bruns, mais de noirs. Rappelez-vous toutes ces images qui, dès le lendemain de l'ancienne guerre, se répandirent par toute la France. Elles nous ont montré, sous la figure de deux jeunes femmes séduisantes, la Lorraine et l'Alsace enlacées. Toujours l'Alsacienne nous a été représentée avec un casque de cheveux sombres, avec des tresses noires comme le grand nœud qui la coiffait en vol d'hirondelle.

Frappés de ce caractère ethnographique qui se complétait par tant d'autres, les Alsaciens, pendant les sombres jours de la conquête, ont entrepris d'étudier, d'après les procédés du savoir moderne, le problème de leurs origines. A la mode d'aujourd'hui, ils ont mesuré leurs crânes et ceux de leurs aïeux. Ils ont soigneusement décrit toutes les particularités de leur type, et, usant par ironie des méthodes allemandes, sur ce terrain scientifique si cher aux Germains, ils ont établi, quoi ?

Qu'ils sont gens du sud, Maures, Sarrasins, Agarènes, au même titre que nos Provençaux, que nos habitants d'Eze, ce village arabe qui continue de percher au-dessus de la route de la Corniche. Ils ont prouvé que leurs lointains aïeux se sont glissés par les sommets de l'Alpe et du Jura entre le monde germanique et le monde celtique, comme si ce Génie qui préside aux destinées de l'Histoire avait voulu faire de leur terre alsacienne un Etat tampon.

Ainsi s'explique, pour le dire en passant, cet accent si particulier qui permet de reconnaître un Alsacien sur toute la surface de la terre, soit qu'il parle français, soit qu'il parle allemand. Si, à l'occasion, ce parler éveille sur nos lèvres l'ombre d'un sourire, c'est de la même façon que le goût de terroir dans ces vins généreux qui ont poussé dans une terre caillouteuse. Nous nous disons :

« Ceci n'est ni du bordeaux, ni du bourgogne, mais c'est un bon cru de chez nous. »

Comme je l'ai savouré cet accent populaire d'Alsace lorsque, pendant les jours funèbres de la conquête, je suis venu à Strasbourg, à Mulhouse, à Colmar, parler en français dans des cercles d'amis ! Naturellement les autorités allemandes avaient épluché mes sujets. Finalement, comme je rentrais d'Ethiopie, on m'avait permis de discourir sur Ménélik et son peuple. C'était là un thème historique, géographique, lointain, dont il semblait que l'on n'eût rien à craindre.

Ces naïfs Allemands ne savaient pas qu'entre Alsaciens et nous, tous les sous-entendus, tous les demi-mots ont un sens. Je traçai, je m'en souviens, une histoire d'Ethiopie qui n'était pas en contradiction avec les lignes essentielles de la réalité, mais qui empruntait aux circonstances son sens le plus intéressant. Et l'on conviendra que c'était une belle matière à traiter, devant des Alsaciens conquis par la force, que cette aventure d'un peuple africain, lequel, assailli par une nation moderne, orgueilleuse de ses supériorités de force matérielle, de son organisation scientifique, triomphe à la fin de toutes ces difficultés, en apparence insurmontables, parce qu'il s'appuie à sa tradition spirituelle, à la culture de ses aïeux.

Pas une des nuances d'allusions dont fourmillait ma causerie n'échappa à mes vibrants auditeurs. Le représentant de l'autorité allemande qui assistait à la conférence devina, à la profondeur du silence, à l'élan de l'approbation, à la joie d'ironie qui débordait de tous, qu'il se passait « quelque chose de fâcheux ». Mais quoi ? Jamais il ne le sut au juste. On se contenta de ne plus m'inviter.

J'ai compris, ce jour-là, dans quel état d'âme les petits enfants de l'Alsace rendue aux destinées de leur cœur sont venus s'asseoir à cette « première classe de français » qu'un instituteur soldat leur a faite, l'autre jour, à Thann.

Ils ont eu le sentiment du miracle ; ils ont vu un tombeau, depuis longtemps scellé, qui s'est rouvert. Le génie du pays de France en a jailli fier, lumineux et souriant, dans une apothéose de clartés tricolores.

HUGUES LE ROUX.



Est-ce que cette image, empruntée à la cathédrale de Strasbourg, ne figure pas bien l'Alsace d'hier, qui avec un voile sur ses larmes s'appuyait à une lance brisée ?

GEORGE V EN FRANCE



Le prince de Galles et ses « camarades » de l'état-major attendent l'arrivée du roi, au quartier général anglais.

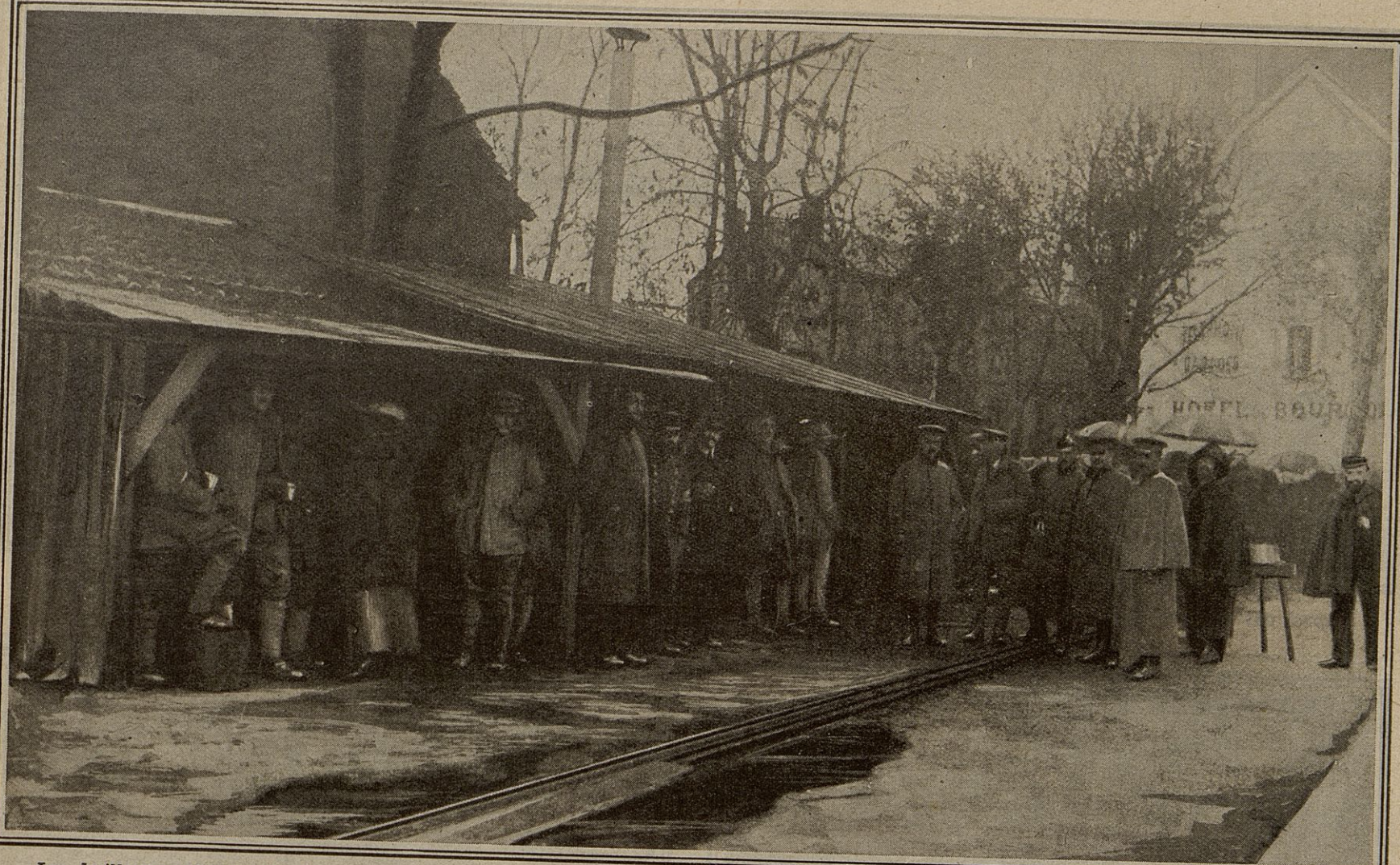


Le roi vient d'arriver. Il s'entretient avec le général commandant la cavalerie anglaise, en présence de son fils.



George V d'Angleterre et Albert I^{er} de Belgique, accompagnés du prince de Galles, du prince de Teck et de M. de Broqueville, passent en revue un régiment belge.

NOS ALLIÉS ANGLAIS



Les brillants officiers des troupes indiennes qui combattent en France ont parfois à subir des intempéries dont le séjour aux Indes les a quelque peu déshabitués.



En revanche, les froids du nord de la France sont bien peu de chose pour ces montagnards de l'Himalaya, qui font leur thé sur un feu de branches allumé au milieu de la neige.

PRISONNIERS !



Auprès des grands hangars où ils sont casernés, à Paray, les prisonniers allemands font leur promenade hygiénique, en rond, dans une cour, sous la surveillance de quelques territoriaux.



A Paray encore, ces trois officiers allemands prisonniers, dont l'un, grièvement blessé, est soutenu par son voisin.



Ces autres prisonniers sont conduits au chemin de fer, qui, de Paray, va les emporter vers Aurillac.



Le « Pays de France » a déjà publié des clichés photographiques montrant l'arrivée au Maroc de nombreux prisonniers allemands : en voilà d'autres, non moins nombreux, qui viennent de débarquer à Tunis, et que des colons et des indigènes considèrent avec une curiosité fort peu sympathique.

LES R. A. T.



Les réservistes de l'armée territoriale du camp retranché de Paris construisent une voie stratégique pour le ravitaillement des batteries.



La voie est prête. On lance un premier wagonnet d'essai chargé d'hommes, en attendant les trains de projectiles.



Faut-il aller plus loin encore ? Nos braves R. A. T. chargent sur des trucs et sur des wagons leurs outils, leurs matériaux et poussent à bras leur véhicule vers d'autres terrains de travail.



Parfois il leur faut s'improviser charpentiers, mineurs, mécaniciens ou puisatiers, sur des points d'eau, afin d'alimenter les machines.

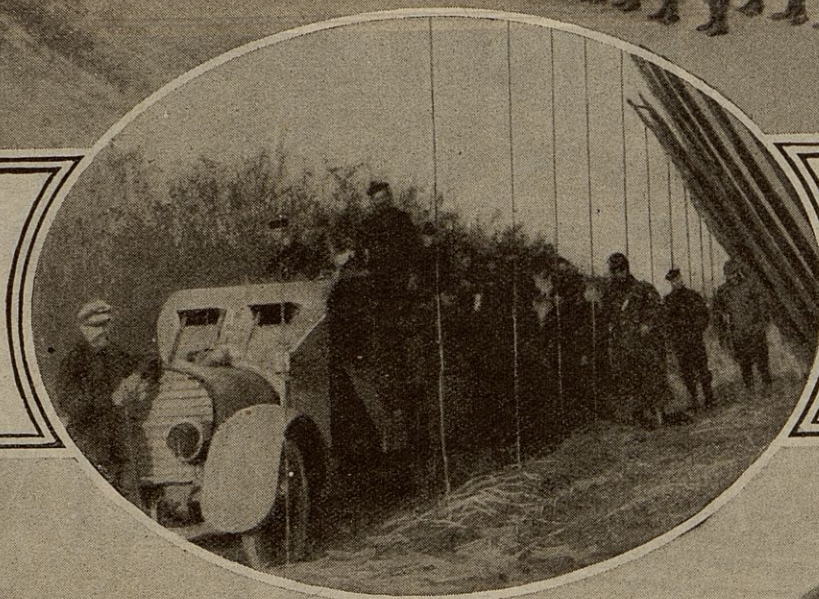


Le temps est rude, la fatigue est grande et, parfois, les R. A. T. prennent plaisir à se grouper et à se reposer autour du feu.

DANS LE NORD



Remise de la médaille militaire à l'adjudant Giroux, du 4^e groupe de chasseurs cyclistes, par le général Hély d'Oissel, le 28 novembre, sur la route de Wormhoudt à Cassel.



Groupe d'autocanons dans une houblonnière, à Ypres.

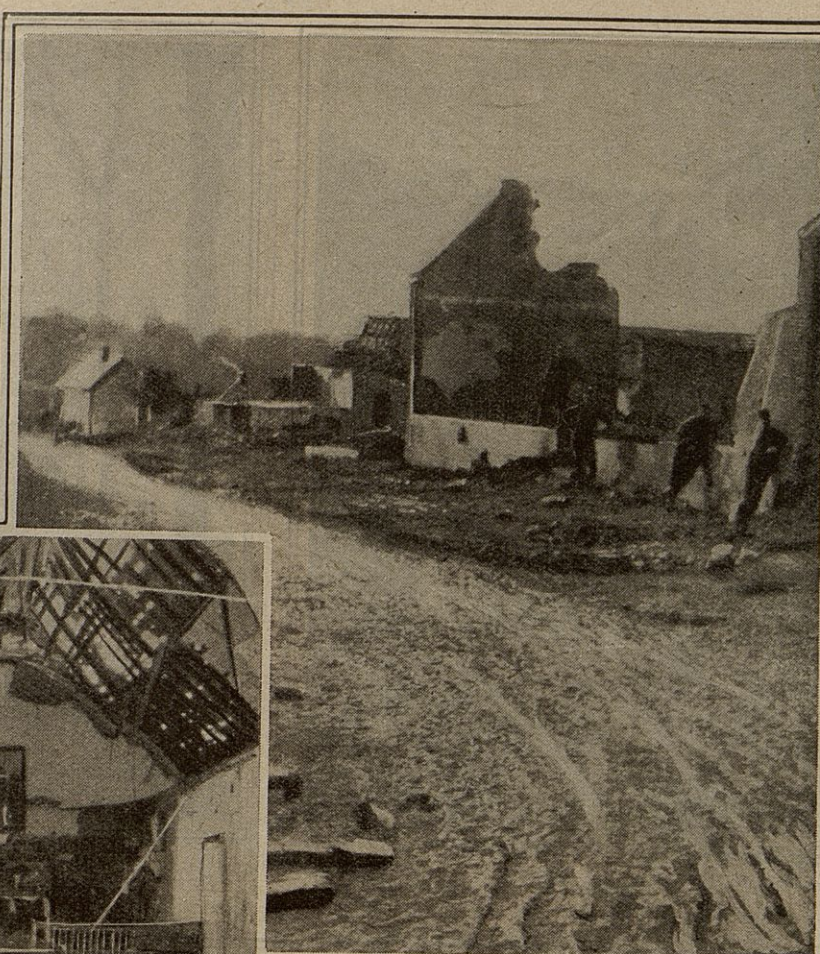


Après d'un autobus attendant son ravitaillement en essence, des autocanons groupés avant d'opérer contre l'ennemi.

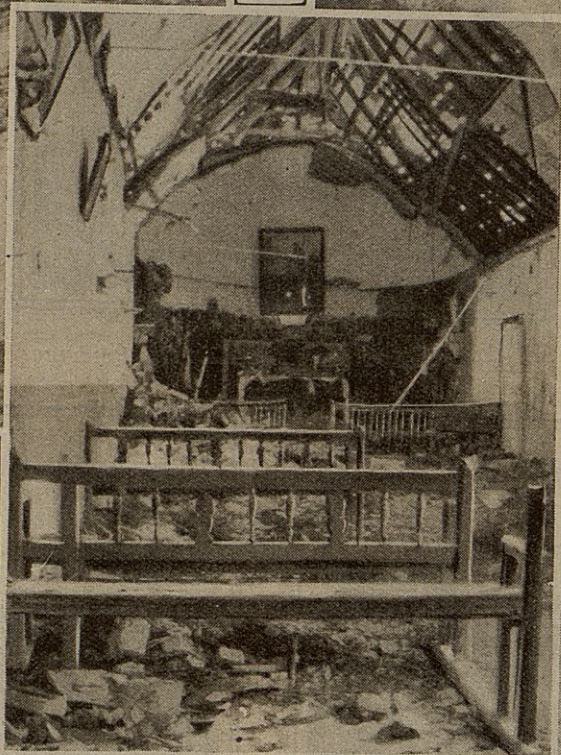
DANS LA SOMME



Les ruines du village de Maricourt. Il n'y a d'intact qu'un mur de pignon.

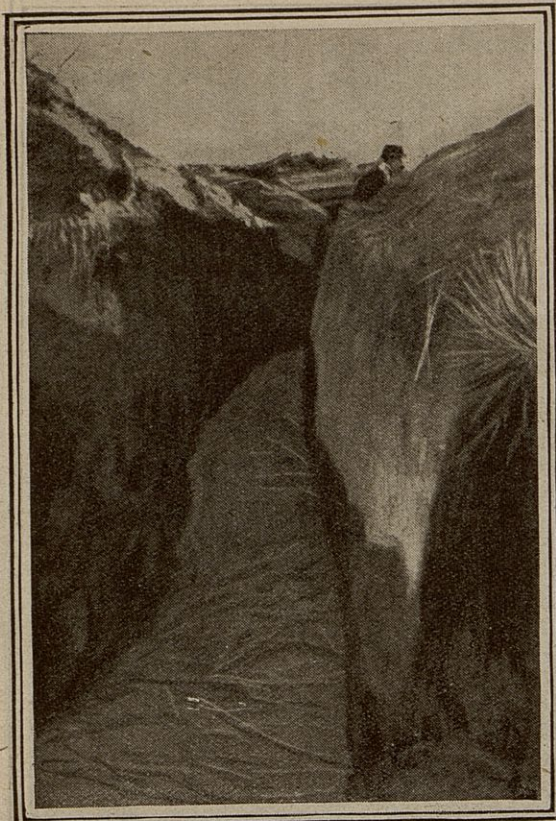


Le village de Carnoy est dans le même état. Au centre, l'intérieur de l'humble église.



Dans un lamentable décor de ronces et de plâtras se dresse l'église de Carnoy, ou ce qu'il en reste.

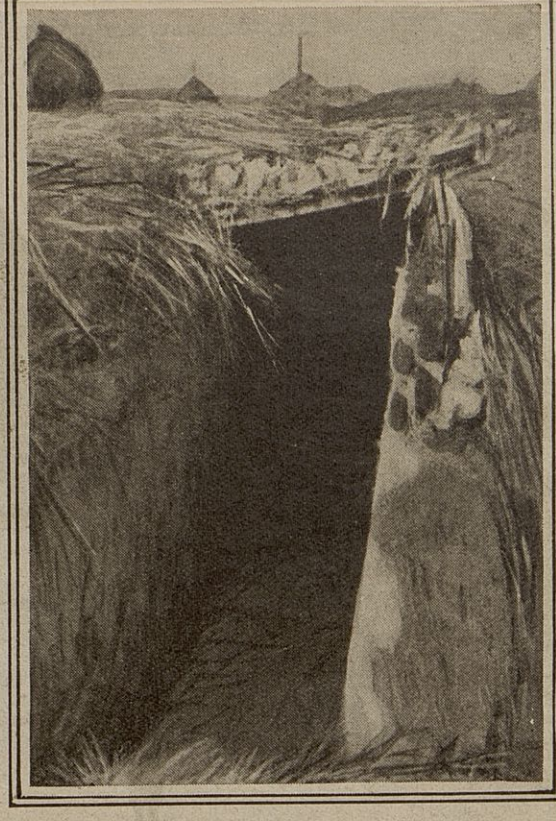
AU PAYS DES TRANCHÉES



Une tranchée à Carnoy (Somme).



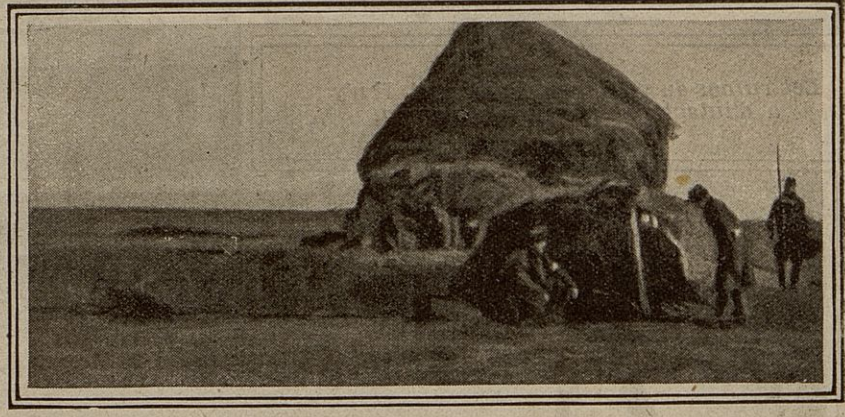
La route dévastée entre Albert et Péronne.



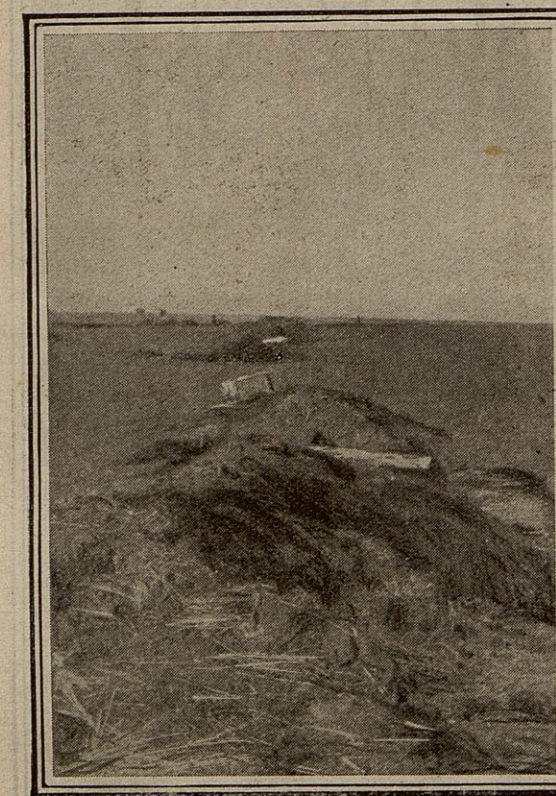
L'entrée d'une tranchée, à Bronfay.



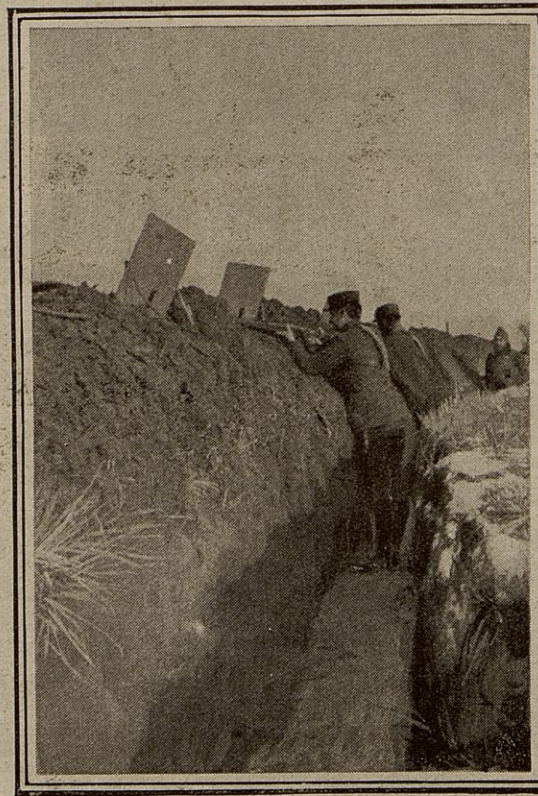
Nos soldats, sortis de la tranchée, prennent l'air un moment, près de Carnoy.



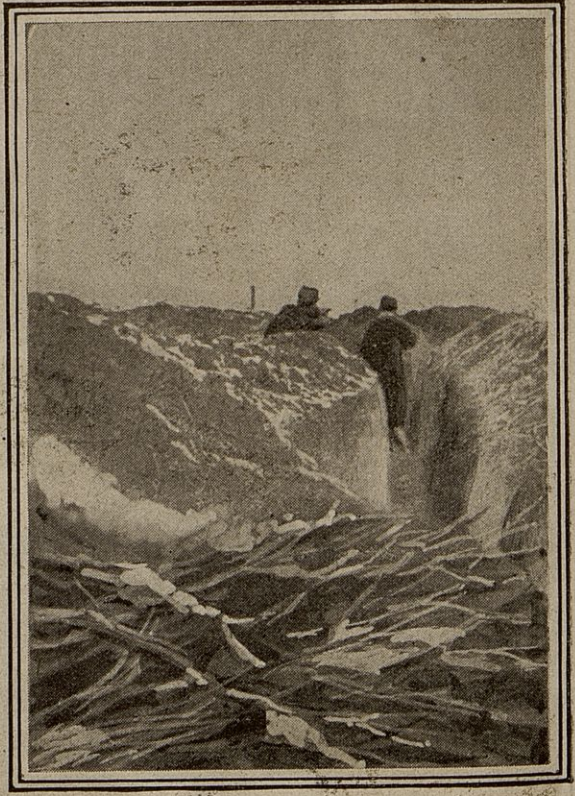
Gourbi élevé par les infirmiers, derrière une meule, près de Mametz.



Une fausse batterie, entre Albert et Péronne, élevée pour tromper l'ennemi.



Devant Montauban (Somme), tranchée munie de masques pour protéger les tireurs.

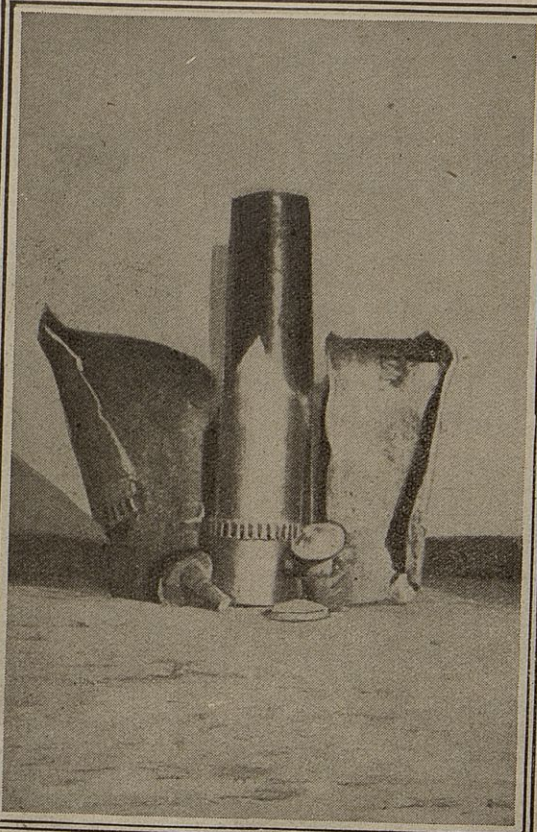


A Mametz, une tranchée dont l'entrée est encombrée de branchages.

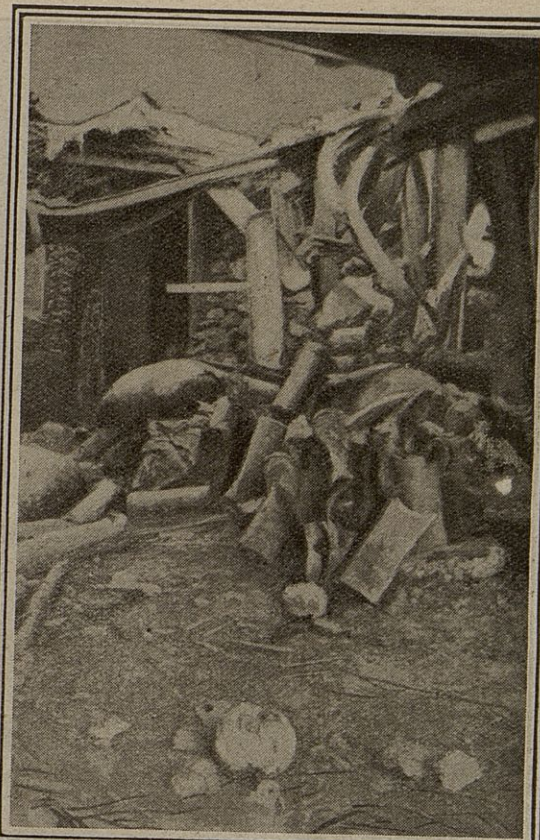
DANS LA WOËVRE



L'entrée d'une galerie de 30 mètres reliant les emplacements de deux batteries de siège.



Un obus allemand, qui, au lieu d'éclater, s'est épanoui « comme une fleur », l'explosif étant demeuré inerte.



Un magasin à munitions frappé et défoncé par un obus allemand, mais où ne s'est produite aucune explosion.



Devant un admirable panorama de collines onduleuses, qui caractérise parfaitement le paysage lorrain, nos fantassins guettent et attendent l'ennemi, de leur tranchée.

LA GAIETÉ FRANÇAISE



Dessin de STARACE.

UN BOCHE QUI SE TROMPE

Ils sont rudement fatigués nos braves petits soldats, mais quels éclats de rire ils poussent en voyant ce pataud se tromper de tranchée !

NOS ALPINS AU COMBAT

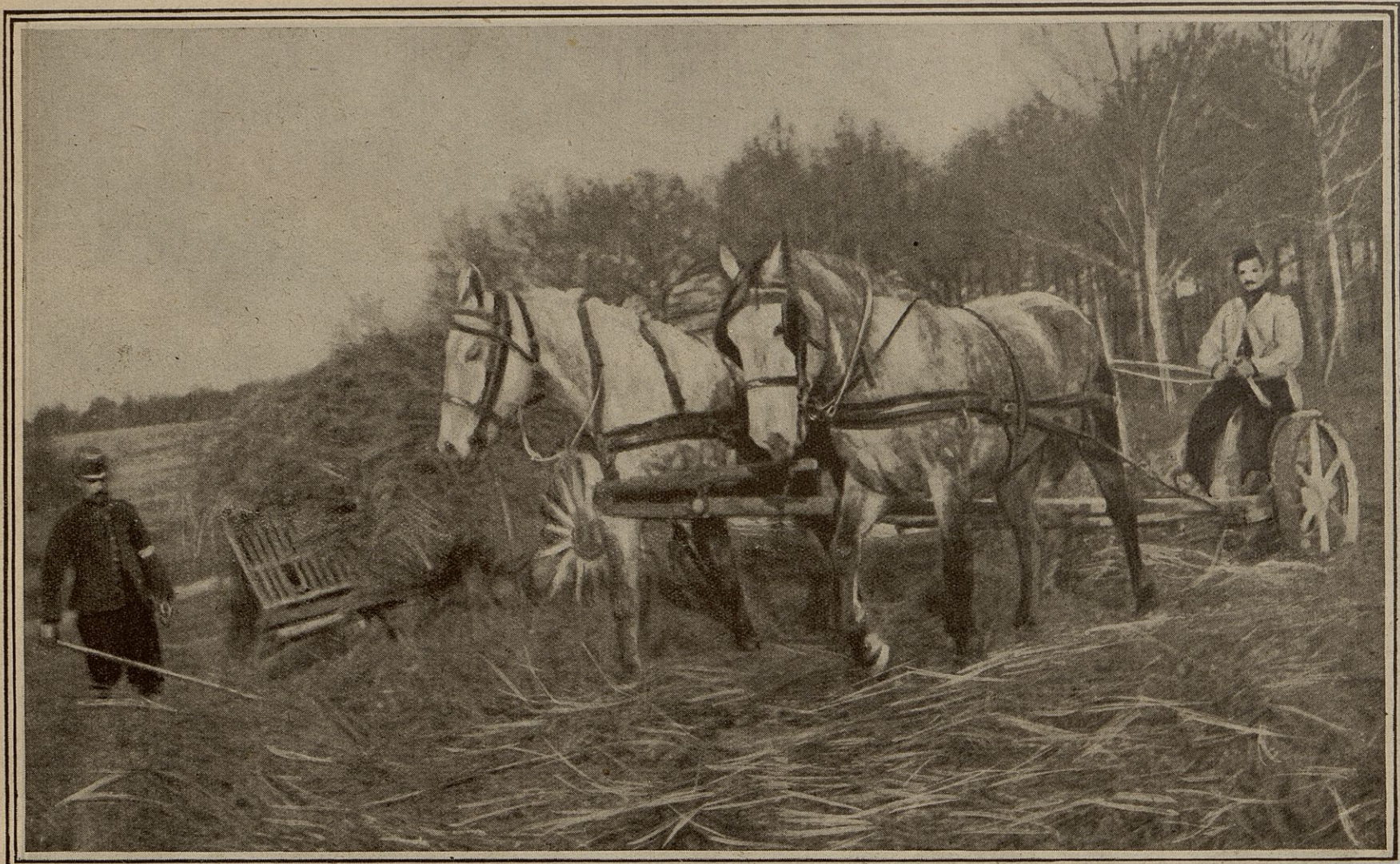


LES CHASSEURS DES ALPES DEVENUS CHASSEURS DES VOSGES

Dessin de KAUFFMANN.

Dans les Vosges, nos skieurs alpins peuvent utiliser l'entraînement qu'ils ont acquis sur de plus hauts sommets. La rapidité de leurs mouvements, la justesse de leur tir, leur souplesse en manœuvres, leur discipline et leur vaillance font d'eux une troupe admirable entre toutes.

PAYSAGES DE GUERRE



Parmi nos braves soldats, combien d'agriculteurs expérimentés pourraient, comme celui-ci, rendre service aux travailleurs des champs pendant les loisirs que leur laisse l'ennemi ! Ce sont les travaux de la paix...



Et voici les travaux de la guerre : Une corvée de bois pour les tranchées, sous la protection de soldats en armes, dans les forêts de l'Argonne. Que de sang a coulé, déjà, dans ce clair paysage forestier !

PAYSAGES DE GUERRE

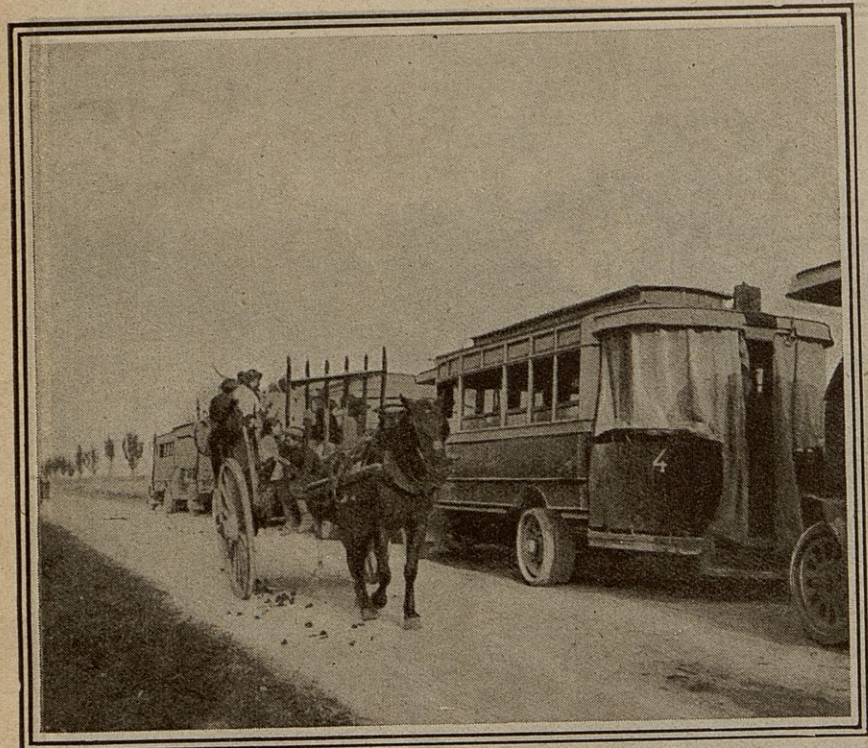


Ce qu'il reste de feuilles mortes encore attachées aux branches suffit pour former un écran derrière lequel les ambulances peuvent se mettre à l'abri des coups de l'ennemi.



Elles font un rude travail, les bonnes et lourdes bêtes que le train des équipages emploie au transport des blessés; aussi, quand l'occasion s'en présente, les laisse-t-on se reposer et boire aux clairs ruisseaux.

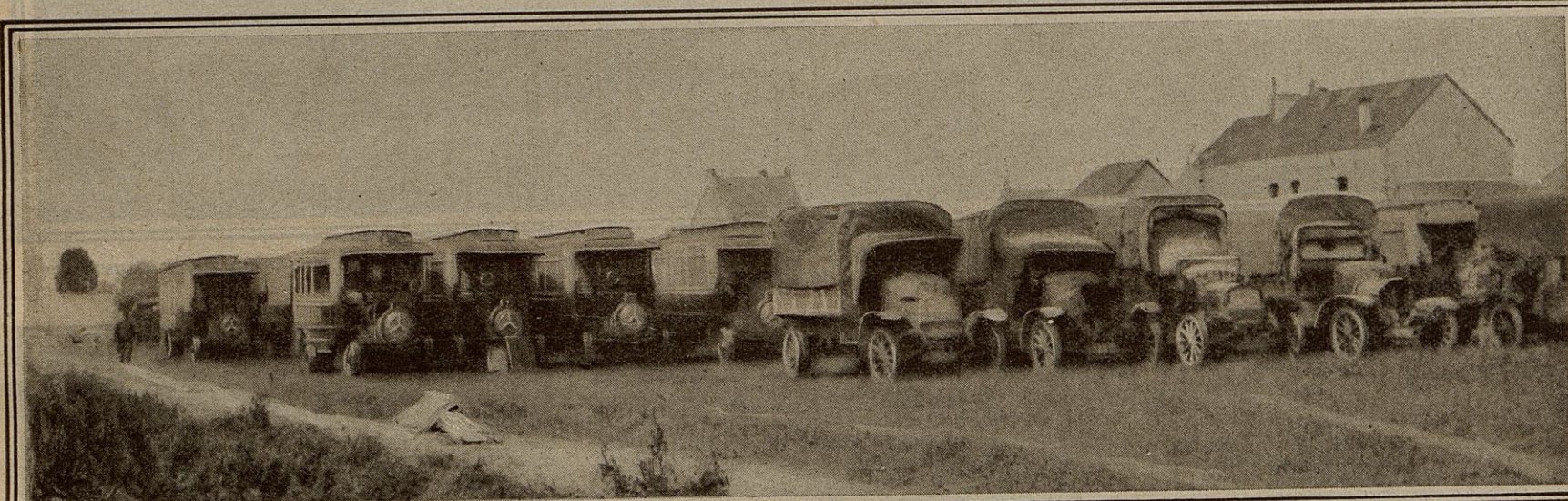
AU PAYS DES AUTOBUS



Rencontre symbolique d'une bonne petite charrette paysanne servant aux travaux de la paix et d'autobus employés pour la guerre.



Un front impressionnant d'autobus attendant, sur la route, l'ordre de départ vers le centre de ravitaillement.



Tout un convoi de ravitaillement de corps d'armée, où des fourgons automobiles de toutes les marques voisinent avec les autobus parisiens spécialement aménagés pour le transport de la viande.



Un atelier de réparations en plein air, où les ouvriers mécaniciens réalisent des prodiges quotidiens.

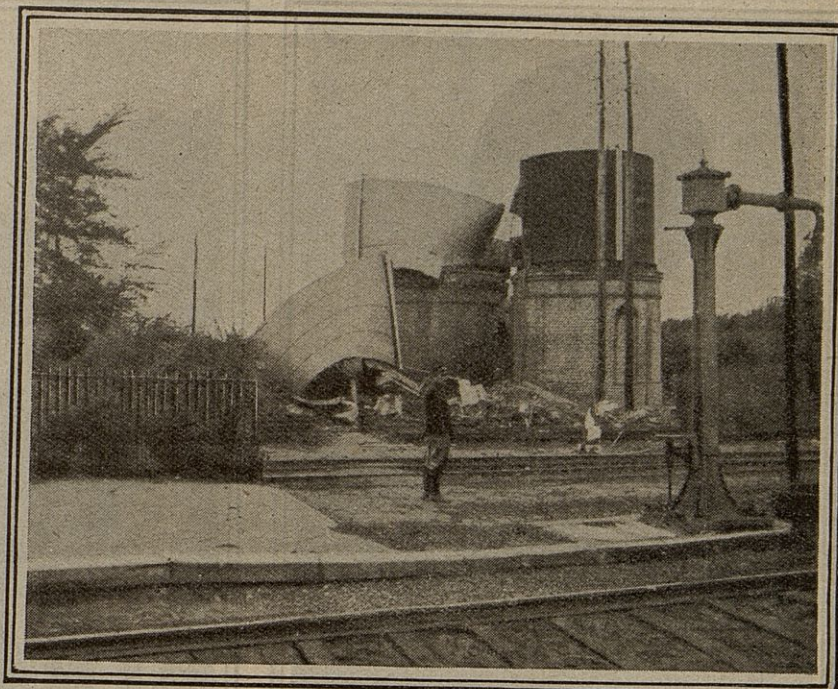


Encore un symbole frappant : les braves soldats noirs empruntant, pour se rendre plus vite au combat, les prestigieux autobus.

TABLEAUX DE GUERRE



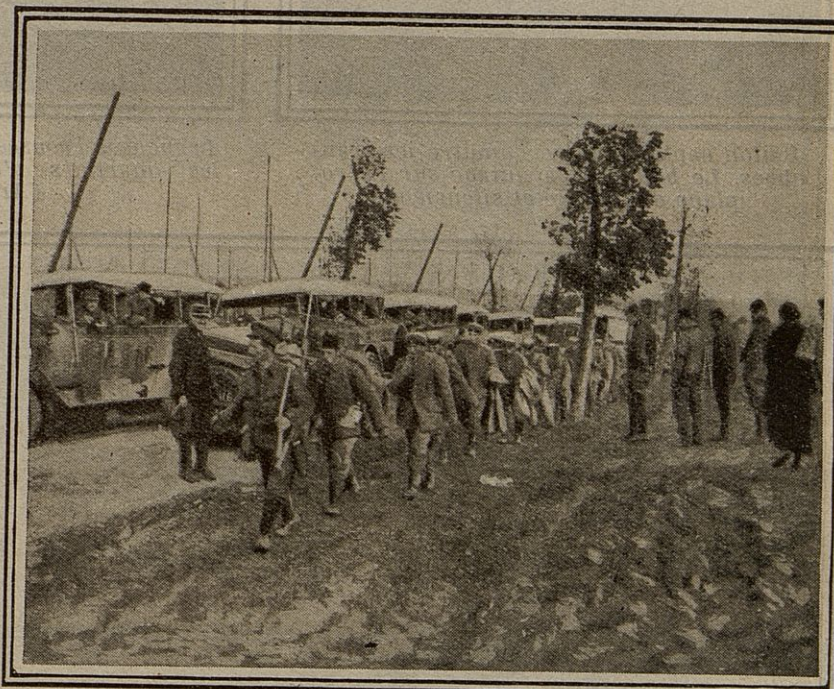
« Le char... automobile embourbé » dans un joli chemin de traverse.



L'effet produit par un obus sur un réservoir d'eau, à Nanteuil-le-Haudouin.



Convoi de prisonniers allemands capturés près d'Ypres.



Prisonniers allemands faits par les Anglais sur la route d'Ypres.



Goumiers posant devant l'objectif.

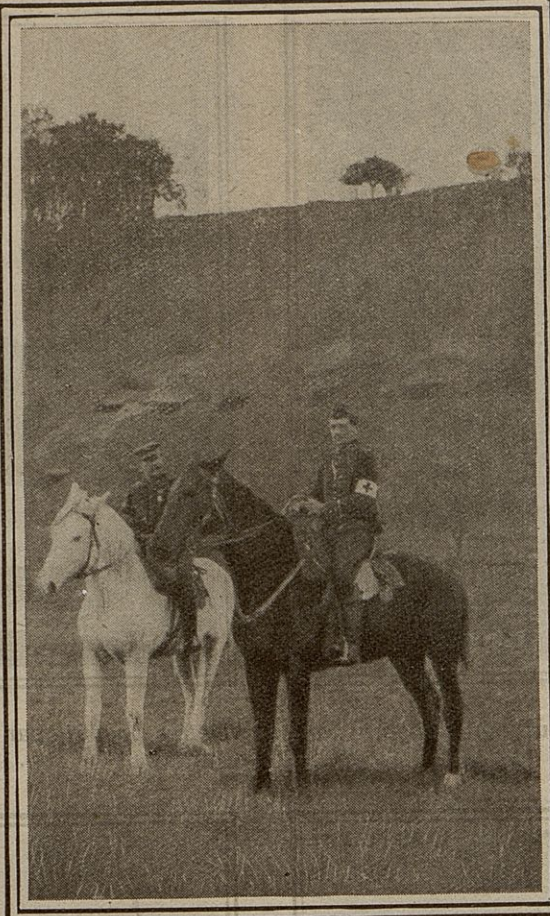


Nos amis les Belges.

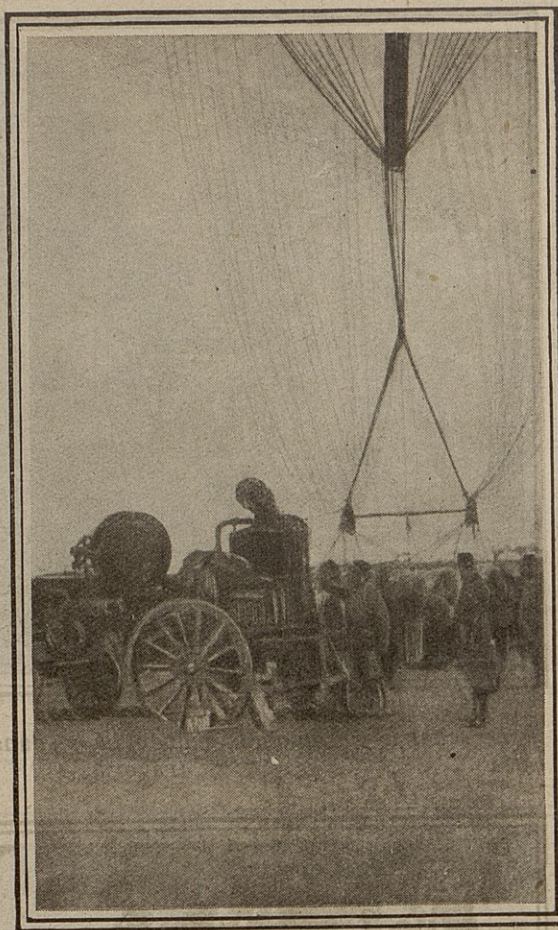
AÉROSTIERS ET AMBULANCIERS



Ballon captif pour reconnaître les tranchées. Le ballon a l'avantage sur l'aéroplane d'être fixe et silencieux.



Tranchées creusées dans la colline pour les quartiers d'hiver de l'infanterie (Argonne).

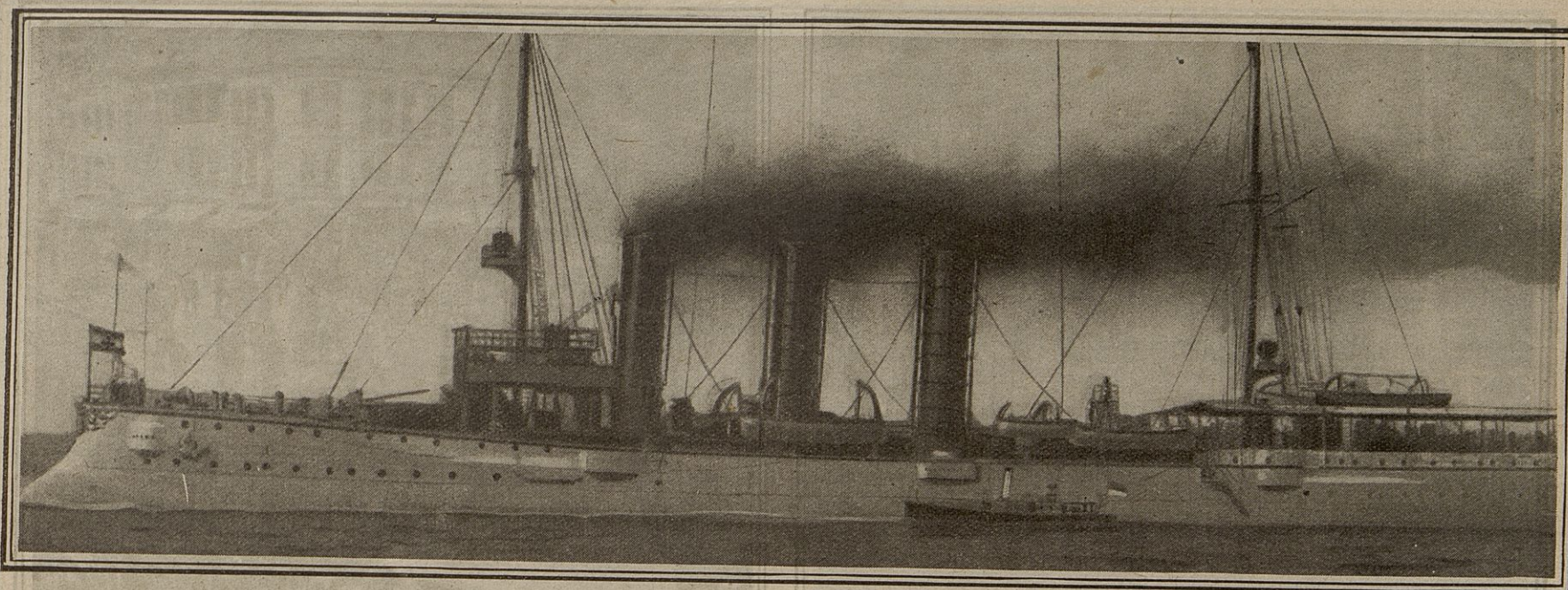


Treuil de ballon captif, pour le déplacement de l'aérostat tout gonflé, selon les ordres du chef de corps.

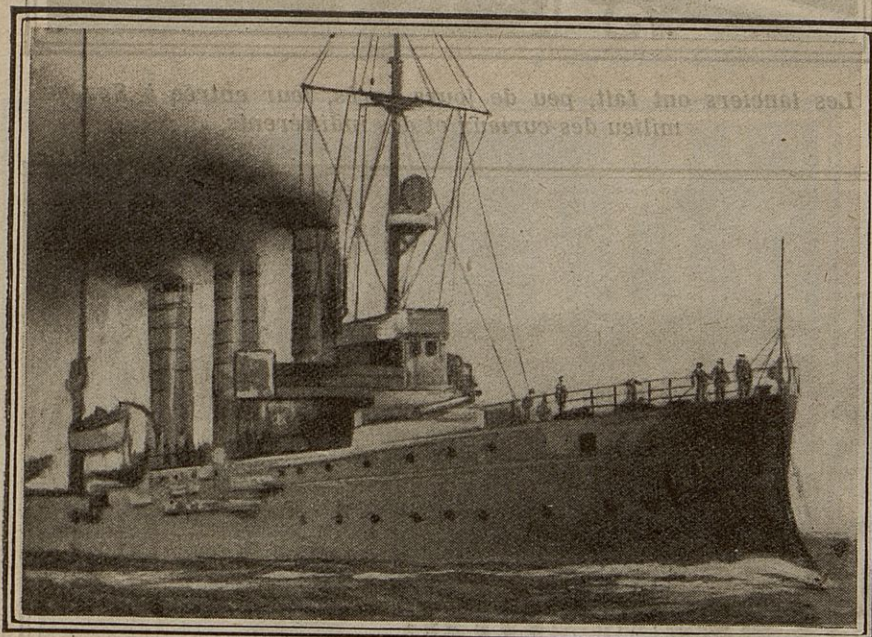


Sous cet abri provisoire, les blessés braveront les intempéries et, si quelque « Taube » survient, il ne verra rien de cette installation.

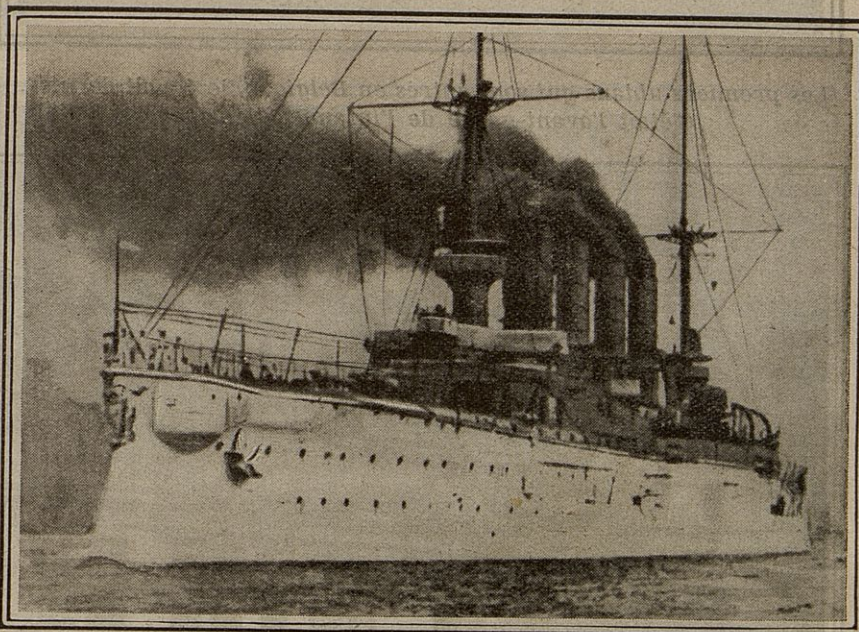
LE VAINQUEUR ET LES VAINCUS



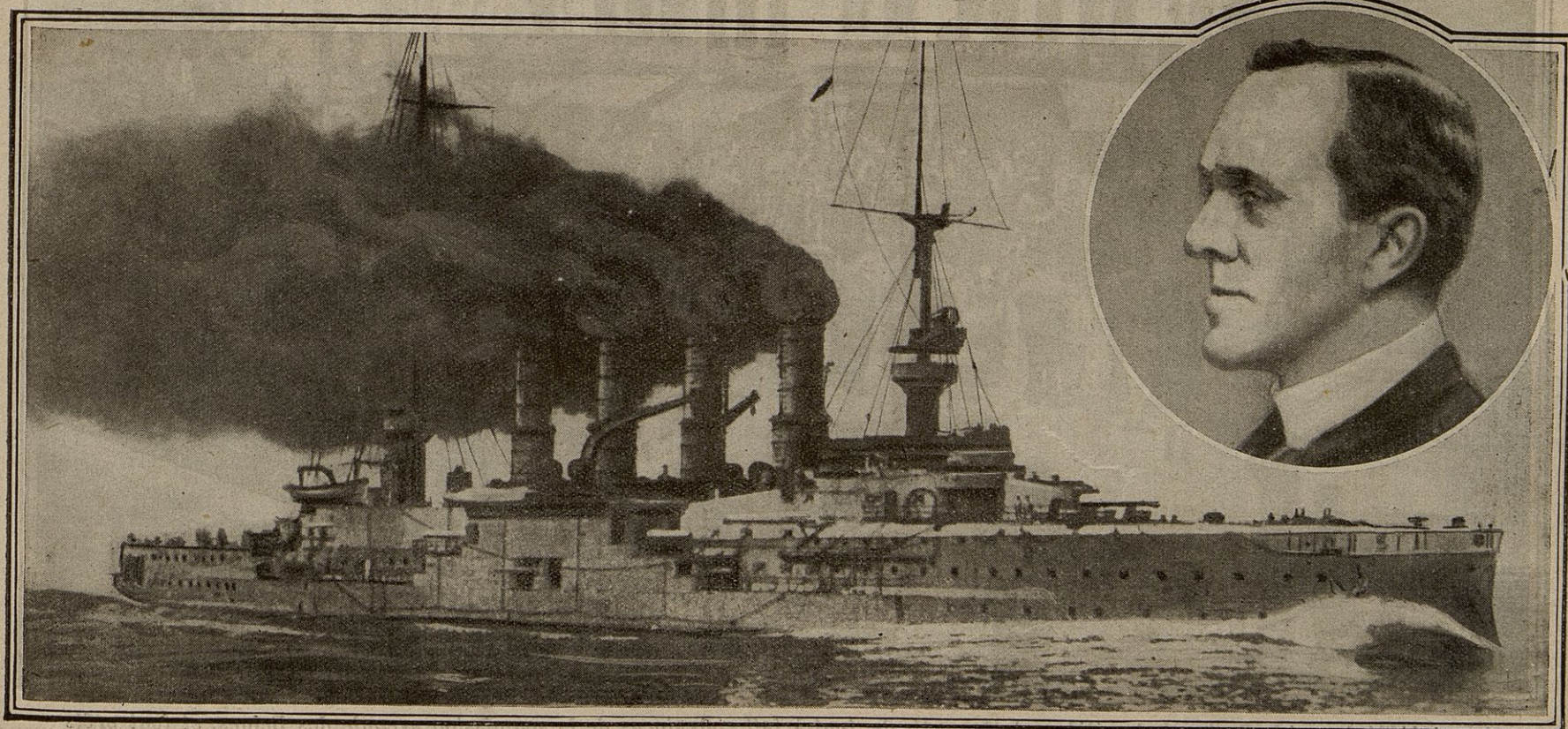
Le « Leipzig », un des cinq croiseurs allemands que l'escadre anglaise vient de couler sur la côte orientale de l'Amérique du Sud.



Le « Nurnberg », petit croiseur protégé, qui faisait partie de l'escadre allemande.

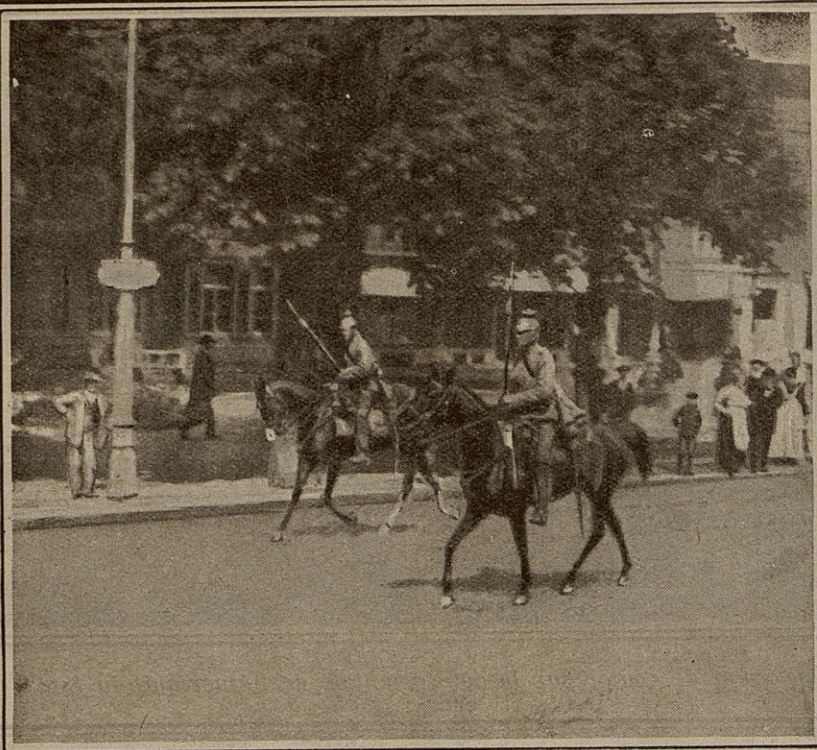


Le « Sharnhorst », grand croiseur cuirassé, qui portait le pavillon de l'amiral von Spee.



Dans le médaillon, le portrait du vice-amiral anglais sir Frederick C. D. Sturdee, vainqueur du combat.
En bas : le croiseur cuirassé allemand Gneisenau.

LES PREMIERS ENVAHISSEURS



Les premiers uhlans qui sont entrés en Belgique, le 4 août dernier. C'était l'avant-garde de l'infamie allemande.

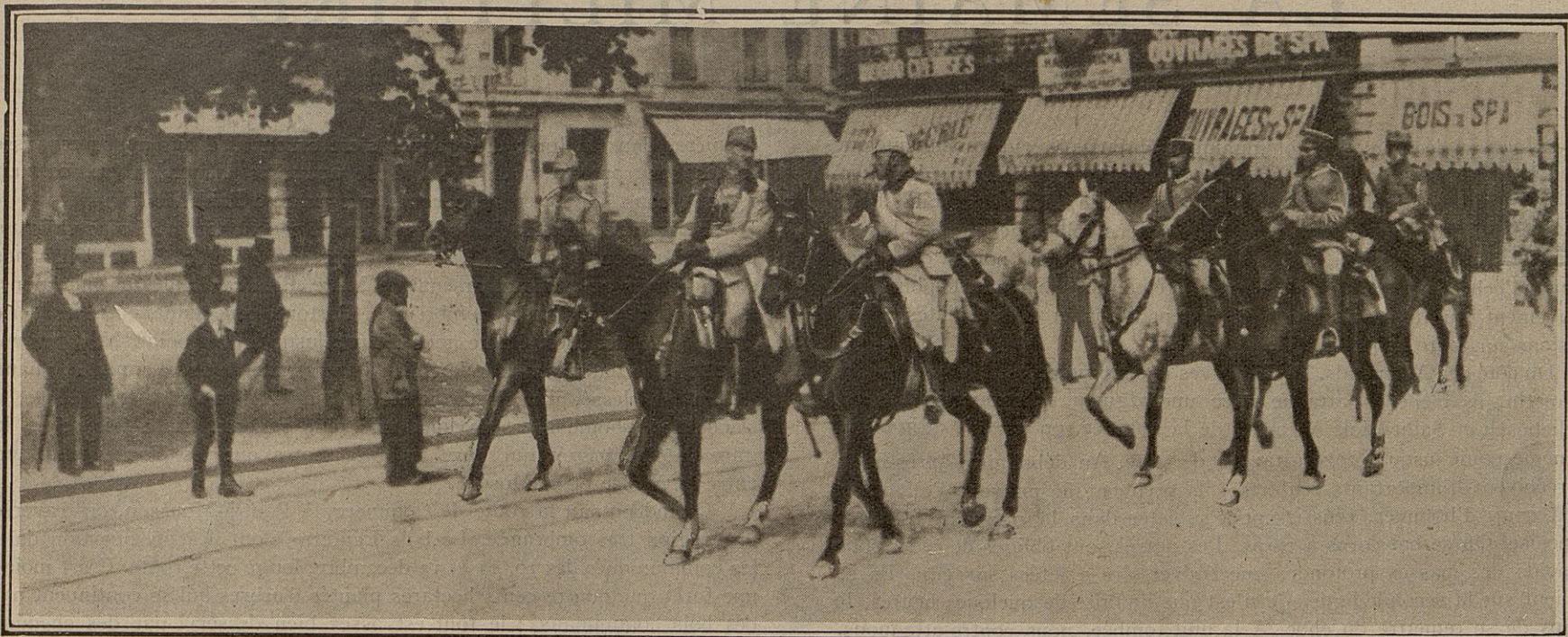


Les lancers ont fait, peu de jours après, leur entrée à Spa au milieu des curieux et des indifférents.



Ils ont défilé devant le Casino de la célèbre station estivale, tout à fait convaincus de la soumission aveugle des Belges, et tout prêts à se comporter en Belgique comme chez eux.

LES PREMIERS ENVAHISSEURS



Le prince de Wurtemberg affectait de causer familièrement avec ses officiers, en traversant la ville, et les cavaliers d'escorte suivaient à une allure de promenade, le sabre encore au fourreau.



Seuls les hussards de la mort (régiment favori du kronprinz), quand ils défilèrent à leur tour, affectèrent des allures menaçantes.



Mais les chariots chargés de pain qui venaient ensuite formaient un rassurant cortège.



Toutefois, les Belges durent avoir un pressentiment de ce qui allait suivre, quand ils virent passer un régiment de Wurtembergeois, avec un otage encadré de deux sous-officiers. Le premier otage, que tant d'autres ont suivi.

LA SEMAINE MILITAIRE



ES lecteurs des communiqués éprouvent évidemment quelque lassitude à constater que le canal qui relie la Lys à l'Yser, en passant par Ypres, demeure le décor immobile d'une action sans fin. Les deux armées collent ici l'une à l'autre comme les pièces blanches aux pièces noires dans ces parties d'échecs où, tous les pions ayant été poussés en avant, le plus léger mouvement, sur une des cases qui restent libres, a d'immédiates répercussions sur toute la partie.

Du côté des Allemands, les offensives restent violentes. Le 11 décembre au matin, ils mènent l'attaque avec une vigueur exceptionnelle contre Dickebusch et Saint-Eloi. Au cours de la matinée, on les voit diriger sur le même point jusqu'à onze attaques de suite. Au début de l'après-midi, ils reçoivent d'importants renforts ; ils prennent de nouveau l'offensive, et, à coup d'hommes, réussissent à se jeter dans la première tranchée française. On se bat corps à corps. Les nôtres sont obligés de céder sous le poids des masses profondes que l'adversaire a jetées sur eux. Ils se replient sur la seconde ligne. Ce n'est que l'affaire de quelques heures, le temps de se remettre du choc. A la nuit tombée, nous contre-attaquons. Nos canons de 75 battent en brèche les travaux hâtifs que les Allemands ont élevés pour se défendre. Notre infanterie s'élance à l'assaut. Elle reconquiert, sous le feu des mitrailleuses, la tranchée qu'elle a perdue le matin. Ce succès entraîne un résultat positif : l'ennemi évacue complètement la rive ouest du canal de l'Yser, au nord de la « Maison du Passeur ». Pendant ce temps, nos amis les Anglais enlèvent la petite ville de Staden, entre Dixmude et Roulers.

L'irritation que ces succès provoquent se trahit par de la canonnade sur différents points du front et par de violentes attaques d'infanterie. Elles sont arrêtées trois fois de suite. Le dimanche 15, l'ennemi fait, au nord d'Ypres, un effort qui n'est pas plus heureux que ses offensives du sud-est. Le lundi 14, nous progressons le long du canal d'Ypres. Nous conservons définitivement notre avantage, malgré une vigoureuse contre-attaque de l'ennemi. Le mardi 15, nous gagnons 500 mètres. Pendant ce temps, les Anglais enlèvent un petit bois entre la mer et la Lys, les troupes franco-belges débouchent de Nieuport et vont de l'avant. Le 16, on atteint la mer.

Nos troupes se meuvent ici dans une plaine basse au milieu d'innombrables petits domaines enfermés dans des ceintures d'ormes. Les mouvements de terrains sont médiocres. Pas d'obstacles sérieux à la marche en avant. A supposer que les Allemands essayent de creuser des tranchées, ils trouvent tout de suite l'eau sous leurs pelles. Le temps des actions en masse semble passé. On ne reverra pas les combats furieux qui, dans ces régions, poussaient les uns contre les autres de vrais corps d'armée.

Et aussi bien la cause de cette activité persistante des Allemands, dans la région d'Ypres, saute aux yeux quand on examine sur une carte à grande échelle les positions respectives des deux adversaires. Sans doute les Boches occupent toujours Ypres, mais ils y sont tous les jours plus en l'air. L'avance des forces alliées au nord-est de la ville était, pour eux, un sujet d'inquiétude. Les succès que nous venons d'obtenir au sud d'Ypres, au nord-est de la région d'Armentières, achèvent de donner aux positions allemandes, au milieu des troupes alliées, l'aspect d'un cap qui s'avance en mer. Il faut ou reculer ou essayer de percer notre front. L'orgueil allemand s'est, jusqu'ici, entêté et pourrait bien s'entêter quelques jours encore dans ce suprême effort : il sera vain.

Dans la région d'Arras et de Juvincourt, du 10 au 12 décembre, l'artillerie tonne. Nos vrais progrès sont dans la région du Quesnoy et d'Andéchy. Là, nous faisons des gains de 600 mètres. On ne nous en déloge plus.

En Champagne et sur l'Aisne, la lutte à coups de canon se poursuit dans un nuage de fumée qui, par la volonté officielle, reste épais. Il est sûr que nous prenons l'avantage sur l'artillerie allemande. Aux environs de Reims, nous obligeons l'ennemi à évacuer plusieurs tranchées. L'infanterie est de la partie. A Nampcel, les batteries de l'adversaire sont réduites au silence. Partout notre artillerie lourde parle le plus fort. Au nord de Vailly, elle détruit une batterie d'obusiers. Dans la région de Perthes et du bois de la Gruerie, elle donne un bon soutien à notre infanterie qui avance. Au nord-ouest de Soupir, aux abords d'Ailles, notre bombardement bouleverse les tranchées de l'adversaire. Nous avançons vers la crête que l'ennemi occupe encore.

L'activité assez vive que l'envahisseur avait montrée, ces temps

derniers, dans la forêt d'Argonne, s'est assoupie. Nous avons repoussé toutes ses contre-attaques, enlevé de nouvelles tranchées (10, 11, 14, 15, 16), consolidé le terrain conquis, progressé à l'aide de la mine.

Par contre, sur les Hauts-de-Meuse, la canonnade a été plus violente, particulièrement le 14. On fait remarquer que, de ce côté, les Allemands sont appuyés au puissant arsenal de Metz. Bien ravitaillés en munitions, ils disposent de batteries nombreuses. Partout, cependant, notre artillerie lourde les a dominés. On ne nous dit pas jusqu'à quel point. Nous avons, toutefois, ce témoignage de la colère impuissante de notre ennemi : quand le lion est blessé, il rugit de colère ; quand l'Allemand est en échec, il s'acharne à bombarder, de loin, une ville ouverte. Cette fois, c'est la gare de Commercy qui paye les mécomptes que les Boches récoltent entre la Meuse et la Moselle.

Quand on suit la route de Commercy à Pont-à-Mousson, on traverse une région très ombragée. Le bois Leprêtre, dont il a été question dans les communiqués des 10, 11 et 13 décembre, longe cette route. C'est moins une forêt que quatre cents hectares plantés d'arbres qui se continuent par des bois communaux ; le tout est assez bien desservi par des chemins accessibles aux voitures. La lisière du bois Leprêtre est à peine distante de deux kilomètres du centre de Pont-à-Mousson.

Nous avons conquis là une suite de tranchées et progressé « sérieusement ».

C'est encore sous bois, sous les arbres de Mortmare, que nous avons le plus rudement bousculé l'ennemi. La chose s'est passée en Woëvre, aux dates du 14 et du 15. Ce bois de Mortmare est traversé par la route de Toul à Verdun. On est ici tout près de la vallée du Rupt de Mad, par laquelle notre adversaire circule pour faire communiquer Metz avec Saint-Mihiel. Sous cette épaisse futaie, que d'autres bois prolongent jusqu'à la Moselle, les Allemands se sont habilement retranchés. Pourtant, les nôtres leur ont enlevé d'un seul coup toutes leurs tranchées, sur un front de cinq cents mètres. Aux dernières nouvelles, nous résistons à toutes les offensives que tente l'ennemi pour reprendre cet avantage.

D'autre part, nous faisons de sérieux efforts pour déloger les Allemands de la position dominante qu'ils occupent encore dans les Vosges, sur les hauteurs de Senones. Nous avons consolidé toutes les positions que nous avions gagnées de ce côté-là, le 11 décembre. Le 13, nous avons repoussé plusieurs attaques dirigées contre le signal dit « de la mère Henri ». On se dispute ici la maîtrise des vallées et la possession de chemins forestiers qui sont carrossables. L'enjeu en vaut le risque.

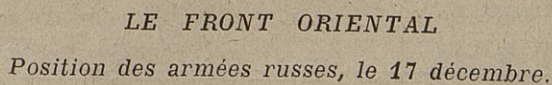
En Alsace, nos progrès lents sont continus.

Les Allemands surveillent avec vigilance les débouchés des Vosges dans la plaine. Ils nous guettent là avec une artillerie nombreuse. Il semble qu'ils se proposent de protéger, avec un acharnement particulier, le point de jonction des routes de Mulhouse et de Colmar. A cet effet, ils défendent contre nous, avec une grande vigueur, la petite ville de Cernay. Nous la menaçons par l'occupation d'Aspach, dont la gare a été enlevée le 11 décembre, et depuis défendue contre tous les coups de main.

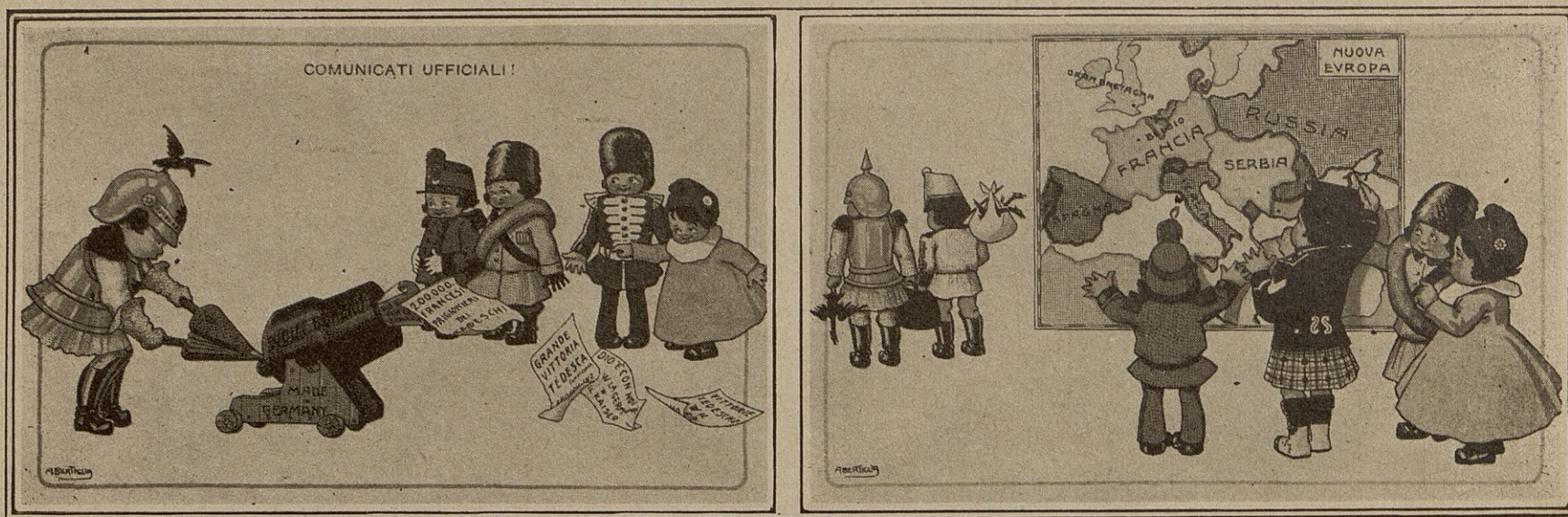
La perte du village de Steinbach, un instant conquis par nos gens, est sans conséquences graves. Steinbach est une petite localité nichée dans les bois, à égale distance entre Belfort et Colmar. Nous continuons à tenir ici les hauteurs. Nous dominons l'ennemi de telle façon qu'il lui est impossible de déboucher. Les spécialistes estiment que nous sommes établis solidement, non seulement sur les cols des Vosges, mais encore sur leur versant oriental.

La presse étrangère, et particulièrement certains journaux hollandais, trop visiblement à la dévotion du kaiser, annonçaient, ces jours-ci, l'arrivée de nouvelles forces ennemies en Flandre. On signalait au travers de la Belgique des passages de trains chargés de troupes. Il ne s'agissait là que d'une manœuvre. Les trains en question ont bien traversé la Belgique, mais leur direction était sûrement différente. *Ils allaient de l'ouest à l'est.* Ils dégarnissaient le champ de bataille flamand au profit de la Prusse orientale.

Par contre, il est incontestable que l'Allemand se prépare à nous opposer en Alsace une résistance vigoureuse. Nous ne sommes point disposés à lui rendre, de ce côté-là, un pouce du terrain conquis. Nous entendons le presser à la fois sur la terre et dans l'air. Le raid victorieux de nos aviateurs qui, le 9 décembre dernier, ont lancé avec succès seize bombes sur la gare et sur les hangars d'aviation de Fribourg-en-Brigau, dans le grand-duché de Bade, est une manifestation démonstrative de notre activité et de notre élan d'offensive.

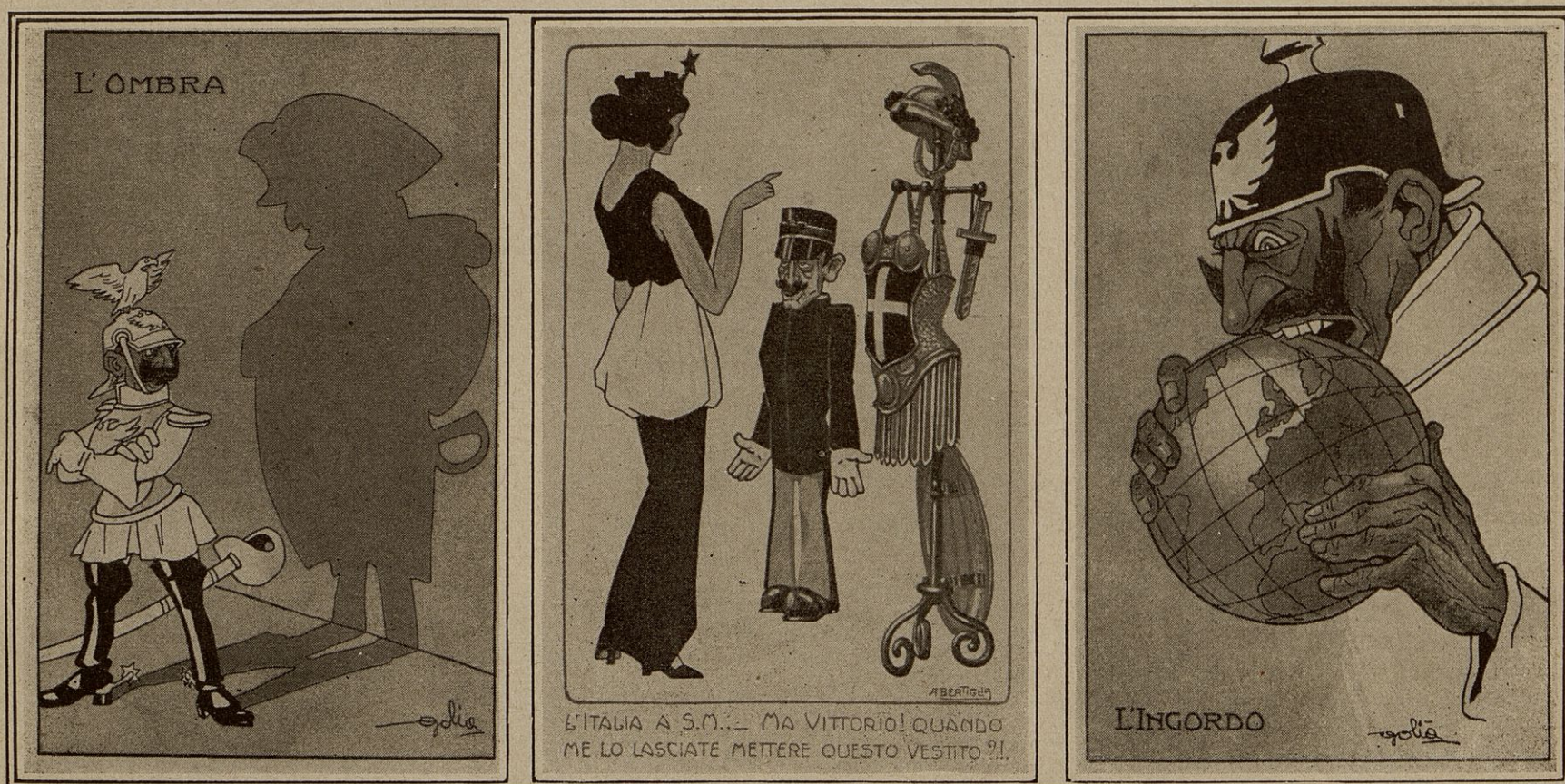


LA GUERRE EN CARTES POSTALES



LES CARTES ITALIENNES

De la bonne humeur, quelquefois de la sévérité, souvent de l'esprit, voilà ce qu'on trouve dans les cartes postales relatives à la guerre européenne qui sont éditées en Italie. Témoins ce mortier de très petit calibre qui n'envoie que des fausses nouvelles, ou ces deux alliés penauds qui s'en vont, emportant le cygne (noir) de Lohengrin et un aigle à deux têtes dans un mouchoir.



Qui ne sourirait aussi en voyant Guillaume II furieux que l'ombre de Napoléon soit si grande et lui-même si petit ? Et cette Italie qui voudrait bien que son roi la laissât revêtir son armure, et cet impérial goulu qui voudrait avaler le monde, mais qui s'y cassera les dents ?

Libraires, Marchands de Journaux, Papetiers,
Commandez les
CARTES POSTALES ILLUSTRÉES SUR LA GUERRE
Édition de luxe "PAYS DE FRANCE" en héliogravure

Pour les commandes de gros, s'adresser au "PAYS DE FRANCE", 5, Faubourg Poissonnière, Paris.
En vente en détail chez tous les libraires, marchands de journaux, etc.